

Lepape, Pierre, *Les révolutions du XXe siècle*, Paris, S.G.P.P., 1970, 319 p.

Daniel Latouche

Volume 2, numéro 3, 1971

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/700126ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/700126ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Institut québécois des hautes études internationales

ISSN

1703-7891 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Latouche, D. (1971). Compte rendu de [Lepape, Pierre, *Les révolutions du XXe siècle*, Paris, S.G.P.P., 1970, 319 p.] *Études internationales*, 2 (3), 489–490.
<https://doi.org/10.7202/700126ar>

étudiée, voire même du XX^e siècle au complet. L'addition de ces deux éléments aurait donné du fini au volume en même temps qu'un utile instrument de travail aux étudiants et aux chercheurs.

Ces quelques critiques ne doivent pas faire oublier les mérites certains du livre édité par Astiz. On y trouve en effet de bonnes synthèses historiques qui servent tout à la fois de rappel et d'initiation à certaines questions de politique étrangère latino-américaine. Citons celle de Faust et Stansifer sur la diplomatie mexicaine depuis 1946, celle de Rondero qui décrit bien les transformations politiques de l'OEA depuis sa création, ou encore celle de Castañeda qui suit l'évolution de la politique étrangère du Mexique au XX^e siècle ; de leur côté, Burns et Rodrigues résumant les principaux caractères de la diplomatie brésilienne au XX^e siècle et au XIX^e respectivement. D'autre part, quelques études se concentrent avec profit sur des problèmes plus précis : Pinto, à la manière d'un journaliste éclairé, dresse un tableau de la politique brésilienne à la fin des années 1950 ; Cúneo, un ex-collaborateur de Frondizi, ajoute de l'intérieur des éléments intéressants à ce qu'on sait déjà de la diplomatie de son président. Enfin les introductions d'Astiz lui-même constituent autant d'atouts pour son volume.

Le bilan qu'on peut dresser de ce livre reste certes positif, ne serait-ce que parce qu'il fournit du matériel aux lecteurs dans un secteur où les études ne fourmillent pas ; le travail d'Astiz et collaborateurs dépasse même largement ce modeste résultat. Toutefois, le lecteur reste sur son appétit. Il aurait fallu choisir entre le type « témoignages-documents », tel qu'illustré par les contributions des diplomates mexicains Padilla Nervo et Castañeda, par celle de Cúneo ou par celle du président Quadros, et le type « étude scientifique » du genre de celles de Faust-Stansifer et de Burns. Dans les étroites limites de 335 pages, il n'a été possible de s'en remettre à fond ni à l'un ni à l'autre style. L'ampleur du sujet rend de toute manière l'entreprise bien difficile. Au moins Astiz aura-t-il contribué à éclairer utilement un débat où il reste tant à dire.

Marc A. BLAIN

Histoire,
UQAM.

LEPAPE, Pierre, *Les révolutions du XX^e siècle*, Paris, S. G. P. P., 1970, 319p.

Le livre de Pierre Lepape se veut une tentative « d'éclairer et d'organiser la masse d'informations quotidiennes déversée au galop et en tranches fines par les réseaux de communication » (p. 15). Malheureusement l'auteur échoue dans la réalisation de cet objectif. Il n'organise rien du tout et il éclaire encore moins. Certes il nous présente sous un angle sympathique les principales révolutions du XX^e siècle, leur déroulement et les problèmes auxquels elles font face, mais le tout est submergé sous une prolifération d'anecdotes et une pauvreté analytique qui confond l'explication avec la description du phénomène. Dans son introduction, l'auteur annonce des points de repère théoriques, historico-politiques et événements. Mais finalement, il ne nous offre qu'une collection d'articles où sont présentés successivement les révolutions et les révolutionnaires russes, chinois, cubains ou étudiants. À l'occasion, l'auteur consacre quelques paragraphes aux Noirs américains, aux Vietnamiens et aux masses africaines. Mais à part ce « tourisme » révolutionnaire, nous sommes guère plus renseignés sur la nature même du phénomène révolutionnaire, ses conditions d'origine et de développement. Pour cela, il aurait fallu que l'auteur accepte d'abandonner la sécurité de la narration historique pour les dangers de l'hypothèse et de la vérification.

Cette absence de foyer analytique est le principal défaut du livre mais non le seul. À l'occasion, l'auteur fait preuve d'une naïveté désarmante. Dire des coups d'État africains qu'ils sont une « contre-offensive des anciens colonisateurs et des Américains pour stopper l'évolution révolutionnaire de l'Afrique » est à la fois simpliste et inexact (p. 230). Tout aussi simpliste est sa caractérisation du mouvement noir américain. Il n'est tout simplement pas exact de proclamer que les *Black Muslims* sont une « mystique religieuse », ou que le programme des *Black Panthers* a été « intégralement repris par M. Nixon » (p. 168). Il faudrait sûrement en parler à M. Hoover.

Afin d'atténuer le caractère négatif de cette critique, mentionnons la qualité de la photographie, surtout cette étonnante image d'un Trotski en maxi (p. 95) ou de Lumumba quelques secondes avant son assassinat. En conclusion, le livre de Lepape est décevant en ce

qu'il demeure une sorte de *Marabout Géant* pour lecteurs de gauche.

Daniel LATOUCHE

Université McGill.

RHODES, Robert I. (sous la direction de), *Imperialism and Underdevelopment : a Reader*, New York, Monthly Review Press, 1970, xii-416p.

Depuis une quinzaine d'années, nombre d'économistes et de politologues qui se penchent sur les problèmes du sous-développement s'engagent dans des voies sans issue. Du côté des économistes, trop d'entre eux, pour sauvegarder leur « objectivité scientifique » et respecter les frontières de leur discipline disent-ils, refusent de poser des questions politiques et persistent à considérer comme étant « normales », parfois même immuables, certaines règles du jeu imposées par les plus forts. De leur côté, pressés de trouver des catégories d'analyse qui leur permettraient de capter le sens du changement politique dans les régions du Tiers monde sans que leur édifice idéologique s'effondre, les politologues ont du inventer le concept — ambigu s'il en est un — de « développement politique », processus conduisant directement à un mode d'existence politique qui ressemble étrangement au vieux pluralisme libéral (lequel, bien entendu, ne peut profiter que dans un contexte de « libre » entreprise) des pays de l'Occident. Et ils ont pris pour acquis ce qu'il y avait peut-être de plus problématique : la possibilité de créer des allégeances nationales, de mobiliser des populations autour d'une tâche énorme et d'atteindre tant bien que mal un niveau de développement économique tout juste adéquat, dans un cadre libéral, pluraliste, capitaliste, d'une grande fragilité ; avec tout ce que cela implique sur le plan de la faiblesse des mécanismes décisionnels internes et sur le plan, surtout, des relations de dépendance politique et économique vis-à-vis des pays métropolitains.

Dans de telles conditions, les approches, les diagnostics n'arrivent pas à identifier toutes les sources importantes du sous-développement — ou du moins les facteurs qui contribuent à le perpétuer — et les remèdes prescrits n'arrivent qu'à soulager quelques symptômes pour un temps limité. Après la fameuse décennie

du développement de l'ONU, rien n'est résolu, et l'écart entre pays nantis et nations prolétaires continue de s'élargir.

Le mérite du professeur Robert Rhodes, c'est d'avoir rassemblé une série d'articles qui remettent en question ces approches tellement limitées. Il n'y a pas que des facteurs internes, que les particularismes tribaux, les valeurs traditionnelles, que la rigidité des structures sociales, le manque d'esprit d'entreprise, qui expliquent le sous-développement ; il y a aussi, et peut-être principalement, des contraintes extérieures qui le perpétuent. Et c'est sur l'analyse de ces contraintes, à peu près complètement négligée par l'establishment des sciences sociales aux États-Unis, que se penchent les auteurs dont le professeur Rhodes a rassemblé les textes.

Malheureusement, comme il arrive souvent en milieux universitaires où il faut « publier ou périr », il s'agit d'un assemblage de textes déjà publiés — parfois depuis longtemps — sur l'impérialisme et le sous-développement plutôt que d'un véritable travail collectif bien intégré. Les articles sont groupés tant bien que mal autour de trois sous-thèmes qui font, chacun, l'objet d'une partie du volume : un premier traitant des intérêts économiques des pays riches dans les pays sous-développés ; un second où les auteurs se penchent surtout sur les problèmes que pose la planification face à des contraintes économiques et politiques parfois écrasantes ; un troisième, enfin, où l'analyse porte sur les relations de classe — en particulier le rôle de la bourgeoisie — dans les pays caractérisés par un degré élevé de dépendance à l'égard du monde extérieur. Chaque partie est précédée d'une brève introduction — à peine quelques paragraphes — qui tente de montrer comment chacun des articles qui suivent s'intègre aux autres pour que l'analyse du sous-thème en question soit présentée de façon cohérente. Mais on reste quand même avec l'impression que les textes ont été choisis un peu à la bonne franquette, selon leur disponibilité plutôt que selon la façon dont ils pouvaient s'intégrer les uns aux autres. Dix pages d'introduction et des textes épars portant vaguement sur un même sujet ne font pas un ouvrage collectif.

Par ailleurs, les articles sont en général très sérieux, et certains d'une grande qualité. On retrouve quelques « classiques » de gauche bien connus, qu'il est toujours bon de relire. Re-